

UNIVERSITÉ DE NANCY

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'UNIVERSITÉ

DE NANCY

7 NOVEMBRE 1907

UNIVERSITÉ DE NANCY

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'UNIVERSITÉ

DE NANCY

7 NOVEMBRE 1907

DISCOURS

PRONONCÉS AUX

OBSÈQUES DE GEORGES COUSIN

22 Mai 1907

DISCOURS

DE

M. ALBERT MARTIN

Correspondant de l'Institut,

Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy.

C'est avec la plus profonde douleur que j'adresse, au nom de la Faculté des Lettres, le suprême adieu au collègue bien vivement regretté qui repose dans ce cercueil.

Depuis longtemps, nous savions la gravité du mal impitoyable, auquel il a succombé. Nous ne pouvions cependant penser que le dénouement fatal fût si proche; et, quoique prévu, le coup qui nous frappe n'en retentit pas moins cruellement dans le cœur de tous.

Je voudrais, au bord de cette tombe si prématurément ouverte, retracer en quelques mots une existence qui, pour avoir été courte, n'en a pas moins été bien remplie.

Georges Cousin (1) était né à Paris, le 4 août 1860. Après avoir fait d'excellentes études au Lycée de Versailles, il fut reçu, en 1880, à l'École normale. Il y choisit cette section de grammaire, qui, depuis la renaissance des études philologiques en France, avait comme un attrait de nouveauté. A l'École, il eut pour maîtres des savants tels que Thurot, Boissier, Weil; il suivait en même temps les cours de l'École des Hautes-Études, et il devint un des meilleurs élèves de Bergaigne et de Louis Havet. L'application qu'il avait montrée pendant ces trois années d'études, l'avait désigné pour l'École d'Athènes. Il trouvait là un nouveau maître, M. Paul Foucart, qui eut une action décisive sur son avenir. Dans son dernier ouvrage, Cousin a raconté, en excellents termes, la *leçon de choses*, que son directeur lui donna un jour, à propos d'un sératus-consulte que le jeune Athénien avait trouvé en Acarnanie et qu'il avait

commenté. « En sortant de votre cabinet, dit Cousin dans cette « préface, je savais comment s'écrivit un article d'épigraphie : « dire tout ce qu'il faut, et rien que ce qu'il faut ».

Cousin se fit donc épigraphiste. Il resta à l'Ecole d'Athènes de 1883 à 1886. Ce furent trois années fécondes. Il fit de nombreux voyages d'exploration avec MM. Diehl et Gaston Deschamps. Son champ d'action fut surtout l'Asie-Mineure et, en particulier, la Carie. Il aimait à dire qu'il était un des membres de l'Ecole d'Athènes qui avaient publié le plus grand nombre d'inscriptions. Bon nombre des textes qui revenaient ainsi à la lumière ont une haute importance. La lettre du roi de Perse, Darius, fils d'Hystaspes, à son esclave Gadatas, occupe une place d'honneur dans tous les manuels d'épigraphie. Nous y voyons constaté l'intérêt qu'à une époque si reculée, les rois de Perse portaient à l'agriculture, ainsi qu'un sentiment très élevé de tolérance religieuse. A Lemnos, Cousin trouva une inscription qui, malgré les efforts de plusieurs savants, n'a pas encore été déchiffrée ; peut-être provient-elle des anciens Pélasges tyrrhéniens ; ce serait un document unique de cette espèce. La Carie fut particulièrement favorable à Cousin ; il y trouva, à Oenoanda, un traité de philosophie épicurienne, gravé sur la pierre par les soins des admirateurs du philosophe qui en était l'auteur. La Carie lui donna aussi une série d'inscriptions très intéressantes sur le temple de Zeus Panamaros.

En 1886, Cousin quitte la Grèce ; il est nommé à notre Faculté maître de conférences des langues classiques. Son enseignement fut très goûté des étudiants ; il se distinguait par des qualités vraiment scientifiques, la sûreté des recherches, la précision et la clarté. Cousin paraissait revenir alors aux études grammaticales. Bientôt cependant il sentit une grande fatigue et fut obligé d'interrompre son cours. Pour se reposer, pour se distraire, il se remit à voyager ; il obtint une mission et parcourut de nouveau l'Asie. Tout en cherchant des inscriptions, il réunissait les matériaux dont il avait besoin pour la thèse française qu'il préparait. J'ai parlé de cette thèse dans mon rapport sur l'année scolaire 1904-1905. J'ai indiqué qu'elle était à la fois un livre d'histoire et un livre de géographie. L'auteur étudie la révolte de Cyrus le jeune contre son frère ;

il fait un exposé de l'état de l'empire Perse à la fin du ^ve siècle ; il montre comment s'était formé ce corps de dix mille mercenaires grecs que Cyrus entraîna à sa suite pour combattre son frère. Cousin avait suivi, on peut dire, étape par étape, la marche des Grecs. Toute la partie topographique du livre est excellente ; on y reconnaît la main d'un homme qui a su bien voir et bien observer.

Si la géographie tient une grande place dans la thèse française de Cousin, elle faisait tout le sujet de sa thèse latine, consacrée à une étude d'ensemble des villes dont le nom se termine par le mot *πόλις*.

C'est du côté de la géographie ancienne que se tournait décidément Cousin. A peine ses thèses soutenues, il entreprenait un nouveau travail, et, en moins d'un an, ce travail était publié et formait un grand volume in-quarto ayant pour titre : *Etudes de géographie ancienne*. Voici le jugement que M. Foucart a porté sur cet ouvrage, en le présentant à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans sa séance du 1^{er} juin 1906. M. Cousin s'est proposé de systématiser une méthode nouvelle pour l'identification des localités asiatiques. Les moyens les plus sûrs resteront toujours les inscriptions, les monuments, les auteurs. Mais là où ils font défaut, on peut tirer un très grand parti de la permanence fréquente et presque indéfinie des noms géographiques. Il faut étudier avec soin les déformations que les Grecs ont fait subir aux noms étrangers. Une énumération aussi complète que possible des exemples connus, groupés par séries, permettra de fixer les règles suivant lesquelles ces altérations se sont produites, et de remonter à l'élément ancien qui a persisté (1).

(1) M. Hauvette, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, secrétaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, s'exprime ainsi dans son rapport sur le concours et les travaux de l'Association, pendant l'année 1906 : « Dans l'ouvrage que nous offre M. Cousin, « il y a mieux qu'une somme énorme de travail et d'hypothèses ; il y a « une idée maîtresse qui est juste et qui peut conduire l'auteur à des résultats intéressants » (*Revue des études grecques*, t. XX, 1907, p. XXX.) M. Hauvette expose cette idée maîtresse, comme l'a fait M. Foucart ; il formule ensuite quelques réserves sur certaines explications, mais il rend pleine justice à ce grand ouvrage.

La méthode neuve et originale qui fait la valeur du livre, Cousin en avait développé les principes dans un cours professé à la Faculté. C'était la première fois qu'un cours de géographie antique était professé dans une Faculté française. Malgré l'aridité apparente du sujet, un nombre assez considérable d'auditeurs se pressait autour de la chaire du professeur.

A ce moment, Cousin paraissait avoir triomphé des difficultés au milieu desquelles il s'était jusque là débattu. Dès qu'il avait été reçu docteur, nous nous étions empressés de le proposer au Ministre comme professeur-adjoint. Cette proposition fut tout de suite acceptée. Cousin se montra très sensible à cette nomination. Il s'était remis à l'œuvre : il préparait un nouveau travail. La Carie, ce pays qui lui avait donné tant de textes inédits, l'attirait ; il voulait étudier ce peuple carien si intéressant, moitié grec, moitié sémite, qu'on trouve dans les armées helléniques et dans les troupes entretenues par les rois de Syrie, de Judée, d'Égypte. Plusieurs chapitres de ce travail sont rédigés. Malheureusement une maladie nouvelle avait déjà atteint notre collègue. Nous avions espéré un moment que le mal serait passager ; il était sans remède. Après quatre mois de souffrance, Cousin a enfin trouvé le repos. La vie n'a pas été douce pour notre pauvre collègue. De bonne heure il s'est trouvé seul, sans parents, sans foyer. Il se résignait cependant à cet isolement ; il faisait doucement son œuvre, sans montrer le mal intérieur qui le rongait. A l'heure où l'homme est dans la plénitude de sa force, il est parti sans doute parce que le fardeau qui pesait sur lui était trop lourd. Je ne veux pas m'étendre sur ce sujet. Cousin avait la pudeur de cacher ses souffrances ; il ne me pardonnerait pas d'en dire trop long.

Tous ceux qui l'ont connu, garderont de lui un souvenir attendri ; il fut un excellent professeur, un savant distingué, trop modeste peut-être ; il fut un collègue dévoué. Comme doyen, je sentirai profondément cette perte, car Cousin était pour moi un collaborateur des plus zélés, toujours prêt pour tous les services, toujours heureux de se rendre utile.

Pauvre et cher Cousin, que la terre te soit légère, plus légère que ne fut pour toi la vie.
